

# Les narratrices et le désir, questions de genre

Conférence n°3

# INTRODUCTION

- 3 romans-mémoires considérés : [Mme de] Villedieu, *Mémoires de la vie d'Henriette-Sylvie de Molière* (1670-1674) ; Marivaux, *La Vie de Marianne* (1731-1742) ; Diderot, *La Religieuse* (genèse à partir de 1760, publication en volume posthume : 1796).
- Et aussi, dans cette introduction: *Thérèse Philosophe* (diffusion à partir de 1748).

# INTRODUCTION

- **Du côté des personnages** : précarité et fragilité des destinées féminines dans la France d'Ancien Régime

# INTRODUCTION

- G. Vigarello, *Histoire du viol XVIe-XXe siècles*, Seuil, 2000.

# INTRODUCTION

- *Mémoires de la vie d'HS de M* (premier commentaire de ce passage) :

« Cet homme après avoir fini son discours, se mit en devoir d'enchérir par-dessus ses caresses ordinaires, et que ma résistance l'embrasa davantage par la difficulté. Il se jeta à mes genoux, fit mille extravagances, et quoique je lui eusse répondu qu'un reste de tendresse et de respect, que l'habitude retenait dans mon cœur, était la seule chose qui m'empêchait de me venger de ses insolences, il ne laissa point de les continuer, jusqu'à vouloir en venir à la force. Ce fut alors que j'entrai en furie, je me démêlai de ses bras, je courus à mon cheval, je pris un pistolet à l'arçon de la selle, et le menaçai de le tuer, s'il ne me laissait ; il n'en fit rien, et au contraire sa brutalité se changeant en fureur, je le vis venir à moi comme un satyre, en jurant qu'il se satisferait ; je lâchai le pistolet qui le blessa de deux balles dans le corps : voilà, Madame, quelles furent mes premières cruautés. » (Desjonquères, 49)

# INTRODUCTION

- Marivaux, *La vie de Marianne* (Marianne seule à Paris) :

« j'avais résolu de ne point coucher cette nuit-là dans la maison. Je ne saurais pourtant vous dire précisément quel était l'objet de ma peur, et voilà pourquoi elle était si vive : tout ce que je sais, c'est que je me représentais la physionomie de mon hôte, que je n'avais jamais trop remarquée jusque-là ; et dans cette physionomie alors, j'y trouvais des choses terribles ; celle de sa femme me paraissait sombre, ténébreuse ; les domestiques avaient la mine de ne valoir rien. Enfin tous ces visages-là me faisaient frémir, je n'y pouvais tenir ; je voyais des épées, des poignards, des assassinats, des vols, des insultes ; mon sang se glaçait aux périls que je me figurais : car quand une fois l'imagination est en train, malheur à l'esprit qu'elle gouverne » (GF, p. 63)

# INTRODUCTION

- Diderot, *La Religieuse* (après la fuite du couvent, Suzanne est en danger):

« Quelle est ma surprise ! au lieu d'une chaise de poste dans laquelle j'espérais d'être reçue, je trouve un mauvais carrosse public. Me voilà sur le chemin de Paris avec un jeune bénédictin. Je ne tardai pas à m'apercevoir, au ton indécent qu'il prenait et aux libertés qu'il se permettait, qu'on ne tenait avec moi aucune des conditions qu'on avait stipulées ; alors je regrettai ma cellule, et je sentis toute l'horreur de ma situation.

C'est ici que je peindrai ma scène dans le fiacre. Quelle scène ! Quel homme ! Je crie ; le cocher vient à mon secours. Rixe violente entre le fiacre et le moine.

J'arrive à Paris. La voiture arrête dans une petite rue, à une porte étroite qui s'ouvrait dans une allée obscure et malpropre. La maîtresse du logis vient au-devant de moi, et m'installe à l'étage le plus élevé, dans une petite chambre où je trouve à peu près les meubles nécessaires. Je reçois des visites de la femme qui occupait le premier. « Vous êtes jeune, vous devez vous ennuyer, mademoiselle. Descendez chez moi, vous y trouverez bonne compagnie en hommes et en femmes, pas toutes aussi aimables, mais presque aussi jeunes que vous. On cause, on joue, on chante, on danse ; nous réunissons toutes les sortes d'amusements. Si vous tournez la tête à tous nos cavaliers, je vous jure que nos dames n'en seront ni jalouses ni fâchées. Venez, mademoiselle... » Celle qui me parlait ainsi était d'un certain âge, elle avait le regard tendre, la voix douce, et le propos très-insinuant.

Je passe une quinzaine dans cette maison, exposée à toutes les instances de mon perfide ravisseur, et à toutes les scènes tumultueuses d'un lieu suspect » (p. 189-190)

# INTRODUCTION

- **Du côté des personnages toujours** : des personnages qui ne résignent pas et ne subissent pas leur destin.

# INTRODUCTION

- **Du côté des narratrices : *le fait même de raconter son existence a une signification pour la narratrice. Le récit prolonge et accentue le refus de subir passivement un destin.***

# INTRODUCTION

- **Du côté des narratrices : *le fait même de raconter son existence à une signification pour la narratrice. Le récit prolonge et accentue le refus de subir passivement un destin.***

*Remarque : de ce point de vue, notez la différence entre ces romans-mémoires et les romans qui associent voix féminine, évocation de la passion, confrontation à l'abandon ou à l'absence et déploration, en particulier les romans épistolaires monodiques dans la tradition des *Héroïdes* d'Ovide (Guilleragues, *La Religieuse portugaise* (1669) ; Crébillon fils, *Lettres de la marquise de M\*\*\* au comte de R\*\*\**, 1732.)*

# INTRODUCTION

Incipit des *Lettres portugaises*:

« Considère, mon amour, jusqu'à quel excès tu as manqué de prévoyance. Ah ! Malheureux ! tu as été trahie par des espérances trompeuses. Une passion sur laquelle tu avais fait tant de projets de plaisirs, ne te cause présentement qu'un mortel désespoir, qui ne peut être comparé qu'à la cruauté de l'absence qui la cause. »

# INTRODUCTION

- **Du côté des narratrices : *le fait même de raconter son existence à une signification pour la narratrice. Le récit prolonge et accentue le refus de subir passivement un destin.***
  - HS de M : « apologie », contre la médisance et les jugements de valeur qui dénigrent sa vie et ses aventures.

# INTRODUCTION

*La Vie de Marianne*, « Avertissement de l'éditeur »:

« Elle ne s'est refusée aucune des réflexions lui sont venues sur les accidents de sa vie ; ses réflexions sont quelquefois courtes, quelquefois longues, suivant le goût qu'elle y a pris. Elle écrivait à une amie, qui, apparemment, aimait à penser : et d'ailleurs Marianne était retirée du monde, situation qui rend **l'esprit sérieux et philosophe** » (GF, 47)

# INTRODUCTION

*La Vie de Marianne*, réflexion de Marianne sur le « bon sens »:

« Mais reprenons vite mon récit ; je suis toute honteuse du raisonnement que je viens de faire, et j'étais toute glorieuse en le faisant : vous verrez que j'y prendrai goût ; car dans tout il n'y a, dit-on, que le premier pas qui coûte. Eh ! pourquoi n'y reviendrais-je pas ? Est-ce à cause que je ne suis qu'une femme, et que je ne sais rien ? **Le bon sens est de tout sexe** ; je ne veux instruire personne ; j'ai cinquante ans passés ; et un honnête homme très savant me disait l'autre jour que, quoique je ne susse rien, je n'étais pas plus ignorante que ceux qui en savaient plus que moi. Oui, c'est un savant du premier ordre qui a parlé comme cela ; car ces hommes, tout fiers qu'ils sont de leur science, ils ont quelquefois des moments où la vérité leur échappe d'abondance de cœur, et où ils se sentent si las de leur présomption, qu'ils la quittent pour respirer en francs ignorants comme ils sont : cela les soulage, et moi, de mon côté, j'avais besoin de dire un peu ce que je pensais d'eux. » (GF, 60)

# INTRODUCTION

*Une critique des inégalités entre les hommes et les femmes inspirée par le cartésianisme (Descartes, Discours de la méthode (1637) : : « Le bon sens est la chose du monde la plus partagée » ) :*

Poulain de la Barre, par ex. *De l'Égalité des deux sexes, discours physique et moral où l'on voit l'importance de se défaire des préjugés*, Paris, Chez Jean du Puis, 1673.

# INTRODUCTION

Florence Lotterie, *Le Genre des Lumières. Femme et philosophe au XVIIIe siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2013.

# INTRODUCTION

Florence Lotterie, *Le Genre des Lumières. Femme et philosophe au XVIIIe siècle*, Classiques Garnier, 2013.

Cola Duflo, « Aspects philosophiques du roman libertin : *Thérèse philosophe* » dans *Archives de Philosophie*, 2015/3, t. 78 (*Ecrire la philosophie au XVIIIe siècle*), p. 433-450 et *Philosophie des pornographes*, Editions du Seuil, 2019.

Sur la littérature pornographique des Lumières: Jean Goulemot, *Ces livres qu'on ne lit que d'une main. Lecture et lecteurs de livres pornographiques au XVIIIe siècle*, Alinéa, 1991.

# INTRODUCTION

- *Thérèse Philosophe*, incipit :

« Quoi, monsieur, sérieusement, vous voulez que j'écrive mon histoire, vous désirez que je vous rende compte des scènes mystiques de mademoiselle Éradice avec le très Révérend Père Dirrag ; que je vous informe des aventures de Madame C... avec l'Abbé T..., vous demandez d'une fille qui n'a jamais écrit des détails qui exigent de l'ordre dans les matières ? Vous désirez **un tableau où les scènes dont je vous ai entretenu, où celles dont nous avons été acteurs ne perdent rien de leur lascivité ; que les raisonnements métaphysiques conservent toute leur énergie ?** [...] Mais si **l'exemple, dites-vous, et le raisonnement** ont fait votre bonheur, pourquoi ne pas tâcher de contribuer à celui des autres par les mêmes voies, par l'exemple et par le raisonnement ? pourquoi craindre d'écrire des vérités utiles au bien de la société ? »  
(p. 75)

- Conclusion philosophique du roman, p. 197 : « tout ce que j'ai écrit est fondé sur **l'expérience** et sur **le raisonnement** détaché de tout préjugé »

# INTRODUCTION

- *Thérèse Philosophe*, Discours de M. de T. légitimant l'onanisme mais mettant en garde contre la perte de la virginité, par respect des attentes sociales liées au mariage :

« ce sont des besoins de tempérament aussi naturels que ceux de la faim et de la soif : il ne faut ni les rechercher ni les exciter ; mais dès que vous vous en sentirez vivement pressée, il n'y a nul inconvénient à vous servir de votre main, de votre doigt, pour soulager cette partie par le frottement qui est alors nécessaire. [...] Au reste, comme ceci, je vous le répète, est un besoin que les lois immuables de la Nature excitent en nous, c'est aussi des mains de la Nature que nous tenons le remède que je vous indique pour soulager ce besoin. Or, comme nous sommes assurées que la loi naturelle est d'institution divine, comment oserions-nous craindre d'offenser Dieu en soulageant nos besoins par des moyens qu'il a mis en nous, qui sont son ouvrage, surtout lorsque ces moyens ne troublent point l'ordre établie dans la société ? (113)

# INTRODUCTION

- Diderot, *La Religieuse* : le récit de sa vie comme moyen d'obtenir l'aide du destinataire pour éviter d'être reconduite au couvent.

# **I/ *Mémoires de la vie d'Henriette-Sylvie de Molière* de Madame de Villedieu : badiner avec le désir ?**

- Remarque: Musset, *On ne badine pas avec l'amour* (1832).

# **I/ *Mémoires de la vie d'Henriette-Sylvie de Molière* de Madame de Villedieu : badiner avec le désir ?**

- Remarque: Musset, *On ne badine pas avec l'amour* (1832).

# I/ *Mémoires de la vie d'Henriette-Sylvie de Molière* de Madame de Villedieu : badiner avec le désir ?

- Remarque: Musset, *On ne badine pas avec l'amour* (1832).
- R. Démoris, « De l'importance d'être badin : pour une mise en situation des *Mémoires de la vie d'Henriette-Sylvie de Molière* », dans E. Keller-Rahbé (éd.), *Madame de Villedieu romancière*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2004, p. 129-144

# I/ *Mémoires de la vie d'Henriette-Sylvie de Molière* de Madame de Villedieu : badiner avec le désir ?

- Remarque: Musset, *On ne badine pas avec l'amour* (1832).
- Une coïncidence repérée après coup: R. Démoris, « De l'importance d'être badin : pour une mise en situation des *Mémoires de la vie d'Henriette-Sylvie de Molière* », dans E. Keller-Rahbé (éd.), *Madame de Villedieu romancière*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2004, p. 129-144
- Marie-Catherine Desjardins

# *1/ Mémoires de la vie de Henriette-Sylvie de* **Molière de Madame de Villedieu : badiner avec le désir ?**

La Jouissance (1658)

Aujourd'hui dans tes bras j'ai demeuré pâmée ;  
Aujourd'hui, cher Tircis, ton amoureuse ardeur  
Triomphe impunément de toute ma pudeur  
Et je cède aux transports dont mon âme est charmée.

Ta flamme et ton respect m'ont enfin désarmée ;  
Dans nos embrasements, je mets tout mon bonheur,  
Et je ne connais plus de vertus ni d'honneur  
Puisque j'aime Tircis et que j'en suis aimée.

Ô vous, faibles esprits qui ne connaissez pas  
Les plaisirs les plus doux que l'on goûte ici-bas,  
Apprenez les transports dont mon âme est ravie.

Une douce langueur m'ôte le sentiment ;  
Je meurs entre les bras de mon fidèle amant,  
Et c'est dans cette mort que je trouve la vie.

# I/ *Mémoires de la vie d'Henriette-Sylvie de Molière* de Madame de Villedieu : badiner avec le désir ?

- À propos du marquis de Birague et de ses intentions amoureuses:  
« Je m'en aperçus dès ce moment ; mais **la nécessité de mettre quelqu'un dans mes intérêts**, fit que je ne voulus pas faire un second meurtre, pour me venger des espérances qu'il conçut peut-être à mon désavantage. » (52)

# **I/ *Mémoires de la vie d'Henriette-Sylvie de Molière* de Madame de Villedieu : badiner avec le désir ?**

- « Franchement, je n'ai jamais pu admettre certaines jalousies qui me paraissent trop engagées dans les sens, l'assurance d'un cœur sans partage m'a toujours suffi et me suffira toujours. Chacun a sa manière d'aimer, je crois que je suis encore plus délicate que les délicats mêmes en aimant de cette sorte » (102)

# I/ *Mémoires de la vie d'Henriette-Sylvie de Molière* de Madame de Villedieu : badiner avec le désir ?

- « Fragment de lettre » :

*« Je suis bien aise de ce que vous me mandez qu'on doit le faire corriger par d'habiles gens, prenez garde seulement que ces habiles gens-là ne soient pas trop sérieux, car cela leur aiderait à y trouver beaucoup plus de fautes ; et on dit **qu'il faut être un peu badin pour lire les badineries, ou du moins, qu'il les faut lire en badinant pour y avoir plus de plaisir.** »*

# I/ *Mémoires de la vie d'Henriette-Sylvie de Molière* de Madame de Villedieu : badiner avec le désir ?

Furetière (*Dictionnaire universel*, 1690)

- BADINERIE. subst. fem.  
Action badine. On gagne plustost une femme avec des *badineries* qu'avec des entretiens serieux. On dit aussi, qu'un ouvrage ne contient que des *badineries*, quand il n'y a rien de serieux ni de solide.
- Acad. 1762 : « BADINERIE. s.f. Niaiserie, sottise, impertinence. *Il ne dit que des badineries* »

# I/ *Mémoires de la vie d'Henriette-Sylvie de Molière* de Madame de Villedieu : badiner avec le désir ?

- Furetière:

- BADIN, INE. adj. et subst.

Qui est folastre, peu sérieux, qui fait des plaisanteries. Les enfants sont naturellement *badins*. il n'y a rien plus agreable qu'un amour *badin*

- BADINAGE. s.m.

Petite folastrerie, divertissement peu sérieux, jeu d'enfants.

BADINAGE, signifie aussi en matiere de galanterie, de petits mysteres, de petites façons et grimaces qui servent à divertir ou à cacher aux autres sa passion.

- Acad. 1694

- *Badiner*, Se dit aussi de certain stile agreable, de certain jeu de mots, et de pensées qui peut plaire. *Cet homme badine agreablement dans ses lettres et dans ses discours.*

# **I/ *Mémoires de la vie d'Henriette-Sylvie de Molière* de Madame de Villedieu : badiner avec le désir ?**

- « Je suis naturelle badine », p. 186

« mon tempérament n'est pas propre à s'affliger beaucoup » (194)

# **I/ *Mémoires de la vie d'Henriette-Sylvie de Molière* de Madame de Villedieu : badiner avec le désir ?**

- « Je ne cacherai rien, non pas même des plus folles aventures où j'aurai eu quelque part ; afin que Votre Altesse en puisse rire, dans le même temps qu'elle me plaindra d'autre chose ; et il me semble que quand elle ne m'en aurait pas donné la permission, je ne devrais pas laisser de le faire ; car sans cela, Madame, vaudrais-je les moments que vous emploieriez à la lecture d'une si ennuyeuse histoire, que celle de ma vie ? » (p. 43)

# I/ *Mémoires de la vie d'Henriette-Sylvie de Molière* de Madame de Villedieu : badiner avec le désir ?

- Rappel : les « cruautés » initiales après la tentative de viol :

« Ce fut alors que j'entrai en furie, je me démêlai de ses bras, je courus à mon cheval, je pris un pistolet à l'arçon de la selle, et le menaçai de le tuer, s'il ne me laissait ; il n'en fit rien, et au contraire sa brutalité se changeant en fureur, je le vis venir à moi comme un satyre, en jurant qu'il se satisferait ; je lâchai le pistolet qui le blessa de deux balles dans le corps : voilà, Madame, quelles furent mes premières **cruautés**. »  
(Desjonquères, 49)

# ***I/ Mémoires de la vie d'Henriette-Sylvie de Molière* de Madame de Villedieu : badiner avec le désir ?**

Au chevalier du Buisson qui se vante d'avoir obtenu les faveurs d'HS de M :

- « À propos, monsieur le chevalier, faites-moi souvenir quand je serai chez moi, de vous dire que je vous aime ; j'ai trop longtemps différé cette déclaration, et je vous aurais épargné bien des mensonges, si je m'étais avisée de vous la faire plutôt. Cet à propos fit faire un éclat de rire car il ne venait à propos de rien » (p. 280)

# I/ *Mémoires de la vie d'Henriette-Sylvie de Molière* de Madame de Villedieu : badiner avec le désir ?

« À votre avis, disais-je au comte de Tavanès, les injures qu'on vous a faites sont-elles plus sanglantes que celles que j'ai reçues, et votre haine est-elle mieux fondée que la mienne ? Unissons-les ensemble, Madame, répliqua-t-il, et nous donnons le plaisir de haïr tout le genre humain.

Je souriais de cette manière de parler, et je lui répondais **en badinant**, que toute sorte d'union avec un homme m'était suspecte. Mais cependant comme il avait beaucoup de mérite, et qu'il me paraissait haïr les intrigues comme moi-même, il me voyait quand il lui plaisait, et je l'aimais comme s'il eût été mon frère. »

## **II/ Marianne, philosophe et coquette**

## **II/ Marianne, philosophe et coquette**

Jean Rousset « Marivaux et la structure du double registre », dans *Forme et Signification*, Paris, Corti, 1963.

## II/ Marianne, philosophe et coquette

« Dans ce temps, on se coiffait en cheveux, et jamais créature ne les a eus plus beaux que moi ; cinquante ans que j'ai n'en ont fait que diminuer la quantité, sans en avoir changé la couleur, qui est encore du plus clair châtain.

M. de Climal les regardait, les touchait avec passion ; mais cette passion, je la regardais comme un pur badinage. Marianne, me disait-il quelquefois, vous n'êtes point si à plaindre : de si beaux cheveux et ce visage-là ne vous laisseront manquer de rien. Ils ne me rendront ni mon père ni ma mère, lui répondis-je. Ils vous feront aimer de tout le monde, me dit-il ; et pour moi, je ne leur refuserai jamais rien. Oh ! pour cela, monsieur, lui dis-je, je compte sur vous et sur votre bon cœur. Sur mon bon cœur ? reprit-il en riant ; eh ! vous parlez donc de cœur, chère enfant, et le vôtre, si je vous le demandais, me le donneriez-vous ? Hélas ! vous le méritez bien, lui dis-je naïvement.

À peine lui eus-je répondu cela, que je vis dans ses yeux quelque chose de si ardent, que ce fut un coup de lumière pour moi ; sur-le-champ je me dis en moi-même : Il se pourrait bien faire que cet homme-là m'aimât comme un amant aime une maîtresse ; car enfin, j'en avais vu, des amants, dans mon village, j'avais entendu parler d'amour, j'avais même déjà lu quelques romans à la dérobée ; et tout cela, joint aux leçons que la nature nous donne, m'avait du moins fait sentir qu'un amant était bien différent d'un ami ; et sur cette différence, que j'avais comprise à ma manière, tout d'un coup les regards de M. de Climal me parurent d'une espèce suspecte.

Cependant, je ne regardai pas l'idée qui m'en vint sur-le-champ, comme une chose encore bien sûre ; mais je devais bientôt en avoir le cœur net ; et je commençai toujours, en attendant, par être un peu plus forte et plus à mon aise avec lui. Mes soupçons me défirent presque tout à fait de cette timidité qu'il m'avait tant reprochée ; je crus que, s'il était vrai qu'il m'aimât, il n'y avait plus tant de façons à faire avec lui, et que c'était lui qui était dans l'embarras, et non pas moi. Ce raisonnement coula de source : au reste, il paraît fin, et ne l'est pas ; il n'y a rien de si simple, on ne s'aperçoit pas seulement qu'on le fait. » (p.71-72)

# II/ Marianne, philosophe et coquette

A l'église 1/3

« À l'égard des hommes, ils me demeurèrent constamment attachés ; et j'en eus une reconnaissance qui ne resta pas oisive.

De temps en temps, pour les tenir en haleine, je les régalais d'une petite découverte sur mes charmes ; je leur en apprenais quelque chose de nouveau, sans me mettre pourtant en grande dépense. Par exemple, il y avait dans cette église des tableaux qui étaient à une certaine hauteur : eh bien ! j'y portais ma vue, sous prétexte de les regarder, parce que cette industrie-là me faisait le plus bel œil du monde.

Ensuite, c'était ma coiffe à qui j'avais recours ; elle allait à merveille, mais je voulais bien qu'elle allât mal, en faveur d'une main nue qui se montrait en y retouchant, et qui amenait nécessairement avec elle un bras rond, qu'on voyait pour le moins à demi, dans l'attitude où je le tenais alors.

# II/ Marianne, philosophe et coquette

A l'église 2/3

«Les petites choses que je vous dis là, au reste, ne sont petites que dans le récit ; car, à les rapporter, ce n'est rien : mais demandez-en la valeur aux hommes. Ce qui est de vrai, c'est que souvent dans de pareilles occasions, avec la plus jolie physionomie du monde, vous n'êtes encore qu'aimable, vous ne faites que plaire ; ajoutez-y seulement une main de plus, comme je viens de le dire, on ne vous résiste plus, vous êtes charmante.

Combien ai-je vu de cœurs hésitants de se rendre à de beaux yeux, et qui seraient restés à moitié chemin sans le secours dont je parle !

Qu'une femme soit un peu laide, il n'y a pas grand malheur, si elle a la main belle : il y a une infinité d'hommes plus touchés de cette beauté-là que d'un visage aimable ; et la raison de cela, vous la dirai-je ? Je crois l'avoir sentie.

C'est que ce n'est point une nudité qu'un visage, quelque aimable qu'il soit ; nos yeux ne l'entendent pas ainsi : mais une belle main commence à en devenir une ; et pour fixer de certains gens, il est bien aussi sûr de les tenter que de leur plaire. Le goût de ces gens-là, comme vous le voyez, n'est pas le plus honnête ; c'est pourtant, en général, le goût le mieux servi de la part des femmes, celui à qui leur coquetterie fait le plus d'avances.

# II/ Marianne, philosophe et coquette

A l'église 3/3

Mais m'écarterai-je toujours ? Je crois qu'oui ; je ne saurais m'en empêcher : les idées me gagnent, je suis femme, et je conte mon histoire ; pesez ce que je vous dis là, et vous verrez qu'en vérité je n'use presque pas des privilèges que cela me donne.

Où en étais-je ? À ma coiffe, que je raccommodais quelquefois dans l'intention que j'ai dite.

Parmi les jeunes gens dont j'attirais les regards, il y en eut un que je distinguai moi-même, et sur qui mes yeux tombaient plus volontiers que sur les autres.

J'aimais à le voir, sans me douter du plaisir que j'y trouvais ; j'étais coquette pour les autres, et je ne l'étais pas pour lui ; j'oubliais à lui plaire, et ne songeais qu'à le regarder.

Apparemment que l'amour, la première fois qu'on en prend, commence avec cette bonne foi-là, et peut-être que la douceur d'aimer interrompt le soin d'être aimable.

Ce jeune homme, à son tour, m'examinait d'une façon toute différente de celle des autres ; elle était plus modeste, et pourtant plus attentive : il y avait quelque chose de plus sérieux qui se passait entre lui et moi. Les autres applaudissaient ouvertement à mes charmes, il me semblait que celui-ci les sentait ; du moins, je le soupçonnais quelquefois, mais si confusément, que je n'aurais pu dire ce que je pensais de lui, non plus que ce que je pensais de moi.

Tout ce que je sais, c'est que ses regards m'embrassaient, que j'hésitais de les lui rendre, et que je les lui rendais toujours ; que je ne voulais pas qu'il me vît y répondre, et que je n'étais pas fâchée qu'il l'eût vu.

Enfin on sortit de l'église, et je me souviens que j'en sortis lentement, que je retardais mes pas ; que je regrettais la place que je quittais ; et que je m'en allais avec un cœur à qui il manquait quelque chose, et qui ne savait pas ce que c'était. Je dis qu'il ne le savait pas ; c'est peut-être trop dire, car, en m'en allant, je retournais souvent la tête pour revoir encore le jeune homme que je laissais derrière moi ; mais je ne croyais pas me retourner pour lui.

De son côté, il parlait à des personnes qui l'arrêtaient, et mes yeux rencontraient toujours les siens.

La foule à la fin m'enveloppa et m'entraîna avec elle ; je me trouvai dans la rue, et je pris tristement le chemin de la maison. »

**III/***La Religieuse* de Diderot : « je ne sais rien [...];  
je n'ai point de désirs »

III/ *La Religieuse* de Diderot : « je ne sais rien [...];  
je n'ai point de désirs »

Dans l'incipit:

« mais il n'est pas à présumer qu'il se détermine à changer mon sort sans savoir qui je suis, et c'est ce motif qui me résout à vaincre mon amour-propre et ma répugnance, en entreprenant ces mémoires, où je peins une partie de mes malheurs, sans talent et sans art, avec la naïveté d'un enfant de mon âge et la franchise de mon caractère »

# III/ *La Religieuse* de Diderot : « je ne sais rien [...]; je n'ai point de désirs »

Le « Post-scriptum » de Suzanne:

« P. S. Je suis accablée de fatigues, la terreur m'environne, et le repos me fuit. Ces mémoires, que j'écrivais à la hâte, je viens de les relire à tête reposée, et je me suis aperçue que sans en avoir le moindre projet, je m'étais montrée à chaque ligne aussi malheureuse à la vérité que je l'étais, mais beaucoup plus aimable que je ne le suis. Serait-ce que nous croyons les hommes moins sensibles à la peinture de nos peines qu'à l'image de nos charmes ? et nous promettrions-nous encore plus de facilité à les séduire qu'à les toucher ? Je les connais trop peu, et je ne me suis pas assez étudiée pour savoir cela. Cependant si le marquis, à qui l'on accorde le tact le plus délicat, venait à se persuader que ce n'est pas à sa bienfaisance, mais à son vice que je m'adresse, que penserait-il de moi ? Cette réflexion m'inquiète. En vérité, il aurait bien tort de m'imputer personnellement un instinct propre à tout mon sexe. Je suis une femme, peut-être un peu coquette, que sais-je ? Mais c'est naturellement et sans artifice. »

**III/ *La Religieuse* de Diderot : « je ne sais rien [...];  
je n'ai point de désirs »**

Marquis de Croismare (mystification de 1760)

Marguerite Delamarre (affaire des années 1750)

**III/ *La Religieuse* de Diderot : « je ne sais rien [...];  
je n'ai point de désirs »**

Marquis de Croismare (mystification de 1760)

Marguerite Delamarre (années 1750)

1770 : Grimm fait paraître un dossier sur la mystification dans la  
*Correspondance littéraire*

**III/ *La Religieuse* de Diderot : « je ne sais rien [...];  
je n'ai point de désirs »**

Marquis de Croismare (mystification de 1760)

Marguerite Delamarre (années 1750)

1770 : Grimm fait paraître un dossier sur la mystification dans la  
*Correspondance littéraire*

### III/ *La Religieuse* de Diderot : « je ne sais rien [...]; je n'ai point de désirs »

Marquis de Croismare (mystification de 1760)

Marguerite Delamarre (années 1750)

1770 : Grimm fait paraître un dossier sur la mystification dans la *Correspondance littéraire*

Diffusion du roman dans la *Correspondance littéraire* en 1780-1782 (9 livraisons)

**III/ *La Religieuse* de Diderot : « je ne sais rien [...]; je n'ai point de désirs »**

*Lettre à Grimm de 1780 :*

« Il est rempli de tableaux pathétiques. Il est très intéressant, et tout l'intérêt est rassemblé sur le personnage qui parle [...]. Il est intitulé *La Religieuse* ; et je ne crois pas qu'on ait jamais écrit une plus effrayante satire des couvents. C'est un ouvrage à feuilleter sans cesse par les peintres ; et si la vanité ne s'y opposait pas, sa véritable épigraphe serait *Son pittor anch'io* ».

**III/ *La Religieuse*** de Diderot : « je ne sais rien [...];  
je n'ai point de désirs »

Diderot, *Les Deux Amis de Bourbonne*, conte de 1770.

### III/ *La Religieuse* de Diderot : « je ne sais rien [...]; je n'ai point de désirs »

« Mystifier, puis démystifier, c'est donc garantir notre "autonomie", c'est préserver en chaque lecteur sa liberté de sujet responsable, de membre de plein droit du tribunal de l'*opinion publique* » (Pierre Chartier, « Diderot, ou le rire du mystificateur », *Dix-huitième siècle*, 32, 2000, p. 163)

### III/ *La Religieuse* de Diderot : « je ne sais rien [...]; je n'ai point de désirs »

« « Le philosophe athée sait que l'homme se nourrit de songes autant que d'éléments matériels, que ses désirs ont besoin d'imagination autant de réalité, mais si la religion impose des fictions qui se prétendent des vérités transcendantes, le roman peut concilier la fiction et la lucidité [...]. Tout lecteur, ajoute Diderot [à Cervantès], a besoin d'illusions et ce n'est pas en brûlant les livres qu'on apaisera ce besoin, c'est en le satisfaisant par l'entraînement narratif et en empêchant que l'illusion devienne folie romanesque ou manipulation entre les mains de ceux qui y ont intérêt. Aux égarements du cœur et de l'esprit, causés par le mauvais romanesque, le philosophe oppose le double plaisir de la sympathie et de l'intelligence, de l'émotion et de l'ironie » (Michel Delon, « Préface », dans Diderot, *Contes et romans*, *ouvr. cité*, p. xxxii-xxxiii).

**III/ *La Religieuse* de Diderot : « je ne sais rien [...]; je n'ai point de désirs »**

Dans les Salons, Diderot s'en prend violemment à Boucher et à Baudoin. En revanche, le grand peintre « moral » qu'est Greuze pour Diderot est aussi associé à des remarques ou des réflexions érotiques: cf évocation de *L'Accordée de village*, de *La jeune fille à l'Oiseau mort* ; de *La Mère bien aimée* comparée au portrait de Mme Greuze...

**III/ *La Religieuse* de Diderot : « je ne sais rien [...]; je n'ai point de désirs »**

Dans les Salons, Diderot s'en prend violemment à Boucher et à Baudoin. En revanche, le grand peintre « moral » qu'est Greuze pour Diderot est aussi associé à des remarques ou des réflexions érotiques: cf évocation de *L'Accordée de village*, de *La jeune fille à l'Oiseau mort* ; de *La Mère bien aimée* comparée au portrait de Mme Greuze...

Diderot, Lettre à Damilaville : « Il y a toujours un peu de testicule au fond de nos sentiments les plus sublimes » (3 novembre 1760).

# III/ *La Religieuse* de Diderot : « je ne sais rien [...] ; je n'ai point de désirs »

Au couvent de Longchamp, Suzanne est persécutée :

« On m'arracha mon voile ; on me dépouilla sans pudeur. On trouva sur mon sein un petit portrait de mon ancienne supérieure ; on s'en saisit : je suppliai qu'on me permît de le baiser encore une fois ; on me refusa. On me jeta une chemise, on m'ôta mes bas, on me couvrit d'un sac, et l'on me conduisit, la tête et les pieds nus, à travers les corridors. Je criais, j'appelais à mon secours ; mais on avait sonné la cloche pour avertir que personne ne parût. J'invoquais le ciel, j'étais à terre, et l'on me traînait. Quand j'arrivai au bas des escaliers, j'avais les pieds ensanglantés et les jambes meurtries ; j'étais dans un état à toucher des âmes de bronze. Cependant l'on ouvrit avec de grosses clefs la porte d'un petit lieu souterrain, obscur, où l'on me jeta sur une natte que l'humidité avait à demi pourrie. Là, je trouvai un morceau de pain noir et une cruche d'eau avec quelques vaisseaux nécessaires et grossiers. La natte roulée par un bout formait un oreiller ; il y avait, sur un bloc de pierre, une tête de mort, avec un crucifix de bois. Mon premier mouvement fut de me détruire ; je portai mes mains à ma gorge ; je déchirai mon vêtement avec mes dents ; je poussai des cris affreux ; je hurlais comme une bête féroce ; je me frappai la tête contre les murs ; je me mis toute en sang ; je cherchai à me détruire jusqu'à ce que les forces me manquassent, ce qui ne tarda pas. C'est là que j'ai passé trois jours ; je m'y croyais pour toute ma vie. »

### III/ *La Religieuse* de Diderot : « je ne sais rien [...]; je n'ai point de désirs »

Premier autoportrait (indirect) de Suzanne lorsqu'elle revêt l'habit religieux:

« Cependant cette cruelle cérémonie prit fin ; tout le monde se retira, et je restai au milieu du troupeau auquel on venait de m'associer. Mes compagnes m'ont entourée ; elles m'embrassent, et se disent : « Mais voyez donc, ma sœur, comme elle est belle ! comme ce voile noir relève la blancheur de son teint ! comme ce bandeau lui sied ! comme il lui arrondit le visage ! comme il étend ses joues ! comme cet habit fait valoir sa taille et ses bras !... » Je les écoutais à peine ; j'étais désolée ; cependant, il faut que j'en convienne, quand je fus seule dans ma cellule, je me ressouvins de leurs flatteries ; je ne pus m'empêcher de les vérifier à mon petit miroir ; et il me sembla qu'elles n'étaient pas tout à fait déplacées. »

### III/ *La Religieuse* de Diderot : « je ne sais rien [...] ; je n'ai point de désirs »

A Saint-Eutrope, la scène du clavecin:

« Je la suivis. En un moment elle eut ouvert le clavecin, préparé un livre, approché une chaise ; car elle était vive. Je m'assis. Elle pensa que je pourrais avoir froid ; elle détacha de dessus les chaises un coussin qu'elle posa devant moi, se baissa et me prit les deux pieds, qu'elle mit dessus ; ensuite je jouai quelques pièces de Couperin, de Rameau, de Scarlatti : cependant elle avait levé un coin de mon linge de cou, sa main était placée sur mon épaule nue, et l'extrémité de ses doigts posée sur ma gorge. Elle soupirait ; elle paraissait oppressée, son haleine s'embarrassait ; la main qu'elle tenait sur mon épaule d'abord la pressait fortement, puis elle ne la pressait plus du tout, comme si elle eût été sans force et sans vie ; et sa tête tombait sur la mienne. En vérité cette folle-là était d'une sensibilité incroyable, et avait le goût le plus vif pour la musique ; je n'ai jamais connu personne sur qui elle eût produit des effets aussi singuliers. »

### III/ *La Religieuse* de Diderot : « je ne sais rien [...]; je n'ai point de désirs »

A Saint-Eutrope, la scène des pieds réchauffés :

« Aussitôt elle mit une de ses mains sur ma poitrine et l'autre autour de ma ceinture ; ses pieds étaient posés sous les miens, et je les pressais pour les réchauffer ; et la chère mère me disait : « Ah ! chère amie, voyez comme mes pieds se sont promptement réchauffés, parce qu'il n'y a rien qui les sépare des vôtres. — Mais, lui dis-je, qui empêche que vous ne vous réchauffiez partout de la même manière ? — Rien, si vous voulez. » Je m'étais retournée, elle avait écarté son linge, et j'allais écarter le mien, lorsque tout à coup on frappa deux coups violents à la porte. [La mère supérieure sort] ; mais j'étais si troublée, si mal à mon aise, que j'aimai mieux rester dans mon lit ; mais je n'y dormis pas. Je pensai que j'allais devenir l'entretien de la maison ; que cette aventure, qui n'avait rien en soi que de bien simple, serait racontée avec les circonstances les plus défavorables »

### III/ *La Religieuse* de Diderot : « je ne sais rien [...]; je n'ai point de désirs »

Suzanne au moment de prononcer ses vœux:

« j'étais physiquement aliénée » (+ amnésie)

Après l'évasion:

« Je me suis accoutumée en religion à certains pratiques que je répète *machinalement* ; par exemple : une cloche vient-elle à sonner ? je fais le signe de la croix, ou je m'agenouille ; frappe-t-on à la porte ? je dis : *Ave* ; m'interroge-t-on ? c'est toujours une réponse qui finit par oui ou non, chère Mère, ou ma sœur ; s'il survient un étranger, mes bras vont se croiser sur ma poitrine, et au lieu de faire la révérence, je m'incline »